



HISTOIRES DE MES RESSEMBLANCES

*Ateliers proposés à la Résidence du Val de Joux
par l'association Rêver Tout Haut*

HISTOIRES DE MES RESSEMBLANCES

*De qui tient-on ce sourire, ce trait de caractère, ce goût pour les arts ou le travail des mains ?
De quelles histoires, de quelles expressions, de quels secrets ai-je hérité et lesquels vais-je transmettre ?*

L'histoire de nos ressemblances est un voyage entre passé, présent et avenir, entre grands-parents, parents et petits-enfants, elle nous fait regarder les traces que nous laissons de génération en génération et nous fait évoquer et reconstruire des souvenirs.

Histoires des mes ressemblances est un atelier de création mené à la Résidence du Val de Joux par l'Association Rêver Tout Haut, auquel ont participé les résidents et des personnes venues de l'extérieur. Récits de vie, échanges de paroles, écriture, photographies ont nourri ces rencontres et sont réunis ici dans ce livret à partager et à transmettre.

Les ateliers ont été menés par Valérie Gaudissart, Lucie Moraillon et Isis Philippe-Janon de décembre 2019 à octobre 2020 à Saint-Bonnet-de-Joux en Saône-et-Loire.

*Un merci tout particulier à Marie-Anne Lartaud, animatrice de la Résidence, pour son engagement tout au long du projet, à Pauline Proton, directrice de la Résidence, pour son soutien.
Merci aussi à la Mairie de Saint-Bonnet-de-Joux et à tous nos participants pour leur générosité.*

Sur le chemin de l'école

Renée : Moi j'allais à l'école de Donzy à pied avec des sabots en bois, je me souviens très bien de la neige. Il y avait beaucoup de neige à cette époque. Comme on était petit, ça nous paraissait très haut. Après le passage du traîneau, on marchait sur le rebord haut. Avec Liliane, on allait à la même école mais pas par le même chemin, on venait de deux hameaux différents. On mettait de grosses chaussettes dans les sabots avec une bonne lanière en cuir dessus.

Liliane de Donzy : Je prenais un petit chemin. Quand il faisait très froid, ma mère me donnait un casse croûte à réchauffer sur le poêle à l'école. Une gamelle à 2 étages.

Émile : A 11 heures, on mettait les gamelles sur le poêle. Ça sentait bon !

Bernard : Je vivais dans un petit village dans le Périgord 4 km à faire à pied et il y avait de la neige, mais on faisait avec ! Une bonne heure de marche et on croisait des sangliers, ils allaient pas à l'école !

Lucie : J'allais à l'école à pied, c'était pas bien loin, 1 km, et puis on rentrait manger à midi. J'avais aussi les sabots et la cape.

Émile : Pendant la guerre, on avait les galoches. Les garçons, on était en culottes courtes. A 12 ans, après la communion, on avait droit à la culotte longue. On portait des chaussettes tricotées dans la laine grasse, et puis on avait des mitaines.

Renée : Ça grattait et ça sentait encore le mouton, je me souviens bien !

Émile : Pendant la guerre, les souliers, on les avait avec des tickets.

Quelle est la différence entre sabots et galoches ? Le sabot c'est en bois, les galoches, le dessus était tout en cuir, y'avait que la semelle qui était en bois.

Les garçons et les filles n'avaient pas tout à fait les mêmes. C'était un peu plus fin et un peu décoré pour les filles.

En plus des chaussettes, on avait encore des chaussons.

Liliane de Charolles : Et en ville, on n'avait pas de sabots, on avait des chaussures ordinaires.

Renée : Y'avait du caoutchouc sous les sabots. On allait chez le sabotier, à Buffières, y'avait un sabotier.

Émile : Et les blouses ? On avait tous des blouses. Ma mère m'avait acheté une blouse où il y avait un petit filet rouge. Sinon, les blouses des garçons étaient toutes noires. Et puis on avait le béret.

En plus la blouse, c'était un cache misère, souvent dessous, on avait des vêtements troués, surtout pendant la guerre. Avec la blouse, il y avait pas de jaloux.

Liliane de Charolles : Moi j'habitais à Paris. L'hiver, on le remarquait pas trop. Parce que il n'y avait pas beaucoup de neige. Une seule fois, on n'était que des filles et il y a eu de la neige, et on s'est réjouies, car on a vu des flocons de neige, on trouvait ça magnifique et on était très excitées. Et la maîtresse nous a dit : Vous n'avez pas honte de vous réjouir comme ça avec tous les gens qui ont faim et froid ?

Ginette: Moi aussi je suis de Paris. Je vivais dans le 7ème.

Liliane de Charolles : Et moi, Porte de Clichy ! Eh ben nous à Paris, on avait des tabliers, et chaque année, on achetait le tablier. On faisait attention aux papiers aux crayons, fallait pas trop user. On avait des porte-plumes, un petit encrier.

Liliane de Donzy : J'ai un souvenir qui est assez amusant. On prenait un petit chemin pour aller à l'école, il y avait la petite rivière en bas, et puis les garçons avaient fait un petit moulin en bois, pour le faire tourner. C'était trop mignon ! Les garçons étaient pas taquins, c'étaient des enfants de l'Assistance Publique, y'en avait beaucoup dans nos villages, ils avaient tous cette cape noire épaisse, je me souviens très bien.

Renée : Et je me souviens, plus tard, on est sur la même photo d'école l'été, tu te souviens Liliane ? Tu avais des petites chaussures fines et moi j'avais des sabots, et je les cachais, je me rappelle, c'était la honte ! j'ai les pieds un peu rentrés sur la photo, on voit bien mes sabots d'ailleurs !

Monique : Moi mon papa était à Villefranche sur Saône. Il y avait les alertes aux bombardements, alors j'allais pas à l'école, je restais avec ma maman.

A l'école, j'avais souvent une copine qui m'aidait à porter mes affaires. Plusieurs fois, j'ai eu une note de politesse. Parce que pendant que le maître parlait, j'avais demandé à être aidée, et le maître regardait pas que j'étais handicapée.

Renée : Je me souviens des romanichelles, ils allaient à l'école avec nous. Leur roulotte était dans le chemin à côté de chez nous. Ils achetaient des peaux de taupes. On avait un apprenti qui piégeait les taupes et il leur revendait. Un des enfants s'appelait Adolphe. Je sais que ma mère avait aidé à accoucher une femme dans une roulotte. Ils avaient un livret pour pouvoir voyager. Il y avait des roulettes magnifiques.

Liliane de Donzy: Je me souviens, dans le jardin du maître, y'avait un griottier. Je suis montée dedans, et je suis tombée sur une branche, ça m'avait ouvert la cuisse. On m'avait amené au café à l'époque, chez Devillars. J'ai toujours la cicatrice. C'était un cerisier sauvage.

Souvenirs en commun autour des jeux dans la cour de récréation

Les garçons passaient la boule de neige par dessus le mur vers l'école des filles !

Je jouais à la balle, à la corde à sauter et à la marelle.

Nous on jouait aux gobilles, et aux boulets. Les garçons avaient de belles billes en terre, ils étaient fiers.

Je jouais à la balle quand il y en avait.

Y'a des jeux qui passent les générations. Les billes, la marelle, la balle, la corde à sauter.

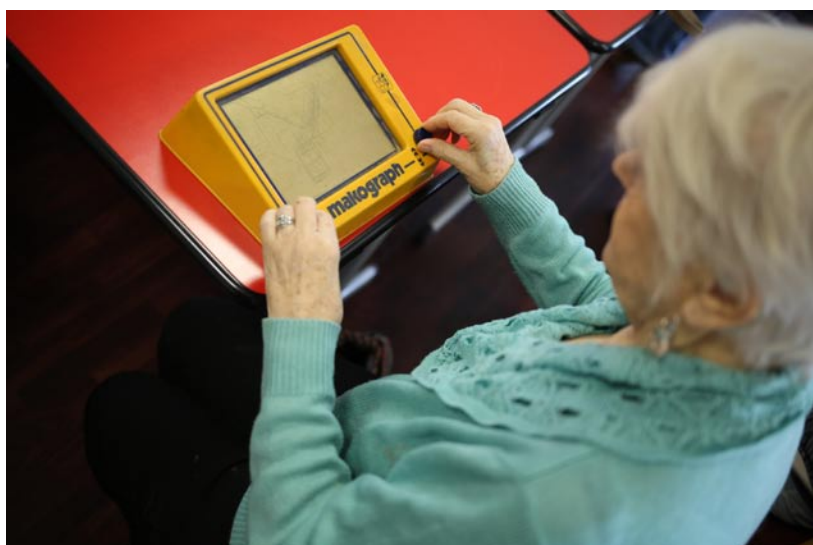
On jouait aux osselets à la campagne. Avec des os de cochon !

Nous on jouait à saute mouton, et même les filles jouaient avec nous !

On jouait à 1, 2, 3 soleil ! Et puis on faisait des rondes !

A Donzy, on était école mixte, mais cours séparées.

Et colin maillard aussi ! Et ça c'est très vieux, parce que les rois jouaient déjà à colin maillard, à la cour.



Quelques mots tirés au sort et quelques bribes de souvenirs

// MANDARINES //

Ginette : *Oui, je me souviens, on avait ça à Noël, enfin c'était plutôt des oranges.*

// CHANGER //

Liliane de Donzy : *On peut dire que l'arrivée de l'eau courante dans les maisons a changé le travail des femmes. Nous, on allait chez la voisine chercher de l'eau potable dans son puits. Car dans le nôtre, elle était pas potable. Et puis c'était lourd. Quand on nous envoyait chercher de l'eau... et quand la chaîne nous échappait, et que tout tombait dans le puits...*

L'arrivée de l'eau a changé beaucoup de choses. Pour la toilette, on faisait chauffer l'eau sur le poêle. Mais, bon y'avait aussi des cuisinières qui avaient un réservoir d'eau à côté. C'est vrai que l'eau sur l'évier... c'est quelque chose.

Renée : *Je crois qu'ils ont amené l'eau courante en 1961 ou 62. Je me suis mariée très tôt. J'avais un bébé, et je n'avais pas d'eau courante. Et on parle pas de machine à laver. On allait laver le linge sous le hangar ou à côté du puits où il y avait une pompe et il y avait un endroit où on faisait chauffer l'eau dans la lessiveuse. Et pour rincer, on prenait une petite voiture à bras, et on allait rincer au lavoir à 500m.*

Ça c'est sûr que la machine à laver, ça a été formidable pour les femmes.

Émile : *L'arrivée de l'électricité, c'était bien avant. Dans les années 30.*

// INITIALES //

Monique : *Dans le temps on avait des draps avec initiales et puis quand je suis venue ici, à la Résidence de Saint Bonnet, on m'a dit qu'est ce que tu vas faire de tous ces draps ? Et une petite nièce a les mêmes initiales, je lui ai dit emporte tout !*

// GOUTER //

Renée : *Ce que j'aimais quand je rentrais de l'école l'hiver, c'est que ma mère était à la maison, pas au jardin, et elle tricotait et là c'était le bonheur pour moi. Je prenais un lait chaud, mais surtout ma mère était là. C'était l'hiver. L'été, elle était jamais là. Elle était jardinière, veuve à 30 ans. Elle se débrouillait toute seule. Et quelques années plus tard, quand j'avais 14 ans, Jean venait aider à la maison. Il était journalier, et puis il est resté !*

// VALEURS //

Émile : *Moi j'ai été élevé en citoyen, et c'est ce que j'ai été, avant tout, un citoyen.*

Renée : *Moi, je crois que c'est la liberté qui m'a été transmise. Ma mère était veuve, mais elle ne m'a jamais fait porter sa peine. Elle m'en a toujours préservée, j'avais toujours le droit de mener ma vie d'enfant.*

// CHATAIGNES //

Bernard: L'hiver, ma mère les faisait chauffer et on les mettait dans les poches, pour se réchauffer. Et le soir, les mams chauffaient des briques avec un linge autour pour chauffer les lits.

Les châtaignes le soir, on devait les donner aux cochons. C'était pas des bonnes châtaignes, elles étaient dures. Et sinon, on faisait tomber les châtaignes au lance pierre.

Renée : Moi je me souviens, quand j'allais au catéchisme, les garçons, pour faire râler Monsieur le curé, ils mettaient des châtaignes dans le poêle. Alors pow pow, ça éclatait ! Et m'sieur le curé disait « ben alors qu'est ce qui se passe!! », ça le surprenait toujours ! Nous, on allait au catéchisme à la paroisse de la Vineuse.

Bernard : La paroisse était très importante à l'époque.

// PORTE-MINE //

Liliane de Charolles: ça me fait penser à l'école, aux ardoises. On avait comme un petit stylet, avec une bague qu'on remontait, on enfilait un bout d'ardoise. Pour certains c'était de l'ardoise pour écrire sur de l'ardoise. Pour d'autres, une craie. Les ardoises en ardoise s'achètent encore aujourd'hui. Certaines maîtresses en demandent. Certains commerçants les mettent en déco, comme les sabots !

// BRUME //

Émile: Moi à Charolles, c'est plutôt le brouillard givrant ! Les toiles d'araignées, elles apparaissent!... mais c'est toujours pareil hein!

// CHANSONS //

Monique: On chantait à l'école. J'étais à l'école privée des Récollets. C'étaient les sœurs. La mère supérieure était une bretonne qui était professeure et qui avait été nommée là.

Robert : J'ai un souvenir terrible de chansons. Ma tante qui était résistante a été arrêtée par Klaus Barbie, elle a chanté sans arrêt, elle s'est comportée comme une folle. Barbie a dit, c'est pas elle, il l'a relâchée...

// SEL //

Alfred: C'était une denrée indispensable. On conservait la viande dans le saloir. Dans certaines maisons anciennes, y'a encore la niche à sel à côté de la cheminée. Le pot à sel. C'était pour l'humidité.

// CLOCHE //

Émile: J'avais récupéré une cloche. C'était pour appeler les ouvriers qui étaient dans les vignes. Pour qu'ils viennent manger.

// ODEUR //

Renée : Moi je me souviens de l'odeur des foins, quand le char de foin passait, il fallait attraper une poignée de foin, ça portait bonheur, pour être heureux toute l'année.

// OSIER //

Émile : Je me rappelle chez ma grand tante, comme l'hiver, les journées étaient très courtes, elle finissait sa journée en tressant des paniers.



Émile et ses ancêtres

Émile : Alors voilà, je vous ai ramené le portrait de la grand-mère de mon arrière grand-père. Elle est née en 1754, morte en 1847. Dans la famille, tout le monde la vouvoyait. Y'a qu'un petit fils qui la tutoyait et c'était mon arrière grand-père. J'ai une lettre de lui où il lui souhaite sa fête, la sainte Etienne. Elle était née à Saint Julien de Civry, décédée à Charolles mais elle a vécu à Paris où son mari était marchand de vins. J'ai nettoyé le tableau il y a pas longtemps.

Vous voyez sur le portrait, il y a son châle, eh bien je l'ai avec moi, et j'ai même sa paire de gants ! Le tableau a été transmis par tradition dans la famille. La première fois que je suis allé chez ma grand tante, j'avais 4 ans et demi et le portrait était au dessus de mon lit. C'est moi qui en ai hérité, car personne ne veut des cochonneries !

Alors ma grand-tante, c'était la sœur de ma grand-mère maternelle. Elle était beaucoup plus jeune et beaucoup plus gaie, beaucoup moins austère que ma grand-mère, elle chantait tout le temps ! Je suis allé en vacances chez elle j'avais 4 ans et on avait un demi siècle de différence. Mes enfants l'ont connue. C'était un monument.

Elle se souvenait des obsèques de Victor Hugo !

J'ai écrit sur elle. Parce qu'après moi, le déluge ! J'ai fait l'arbre généalogique de toute la famille. Je suis un peu l'archéologue de la famille, ça me fait travailler le cerveau !



Les souvenirs liés aux photographies

Quel est le premier souvenir qui vous revient quand on dit le mot photographie ?

Isis : Le premier souvenir qui me revient c'est celui d'une photo de mon père au dessus de la télé chez mes grands parents. Mon père était bébé, posé sur un coussin, avec des petites couettes et une robe.

Bernard : Moi j'étais photographe de métier... Il y a une grande différence d'approche entre amateur et professionnel... moi les meilleures photos que j'ai faites, c'est en tant qu'amateur.

Lucie M. : Quand on est amateur, il n'y a pas d'objectif particulier.

Bernard : En tant que photographe, la photo qui m'a laissé un souvenir, c'est mon père en photo en militaire. Pourquoi... ? Elle était dans un tiroir. Elle a disparu, mais elle est dans ma tête.

Liliane de Charolles : Oui j'ai le souvenir de photos qui étaient au dessus du lit de ma grand-mère. C'était en Alsace, il y avait des lits jumeaux et au dessus une immense photographie d'elle et de son mari. Ça doit être mon souvenir le plus ancien. Je devais avoir 5 ou 6 ans.

Émile : La photo la plus ancienne que j'ai ça doit être un nommé Reichenbach, un photographe de Paris. Il y a une photo qui ne représente que des hommes. Et il est mort en 1858. Donc la photo est antérieure. Je n'ai reconnu que lui, il était sociétaire de la comédie française, il y a tout un tas d'artistes sur la photo.

Et puis je me souviens d'une après-midi chez ma grand-tante. Il pleuvait, elle a sorti les photos, et elle m'a dit, on va mettre les noms et je reconnais mon écriture au dos des photos, j'avais 14/15 ans. Heureusement, parce qu'aujourd'hui, je me souviendrais pas. J'ai récupéré les photos et mon fils a un logiciel, et il nettoie ça au millimètre.

Lucie M. : Ce que vous faites est vraiment précieux, car aujourd'hui, les photos restent dans les appareils, disques durs et les tirages sont de moins en moins courants, et souvent de moins bonne qualité.

Liliane de Donzy : Eh bien il y a 20 ans à peu près, j'ai fait connaissance avec le grand-père de ma mère, en photo. Parce que du côté de ma maman, c'est une famille italienne, qui a émigré, mais qui venait d'une région très pauvre d'Italie, et on avait de photo de personne, et puis maintenant on s'est mis à voyager, à découvrir. Et là, c'est une cousine de ma mère qui nous a montré une photo du grand-père. C'était vraiment impressionnant, ça m'a touchée, c'est ce qui me reste de plus important dans mes souvenirs, car on ne faisait pas beaucoup de photos autrement. Et puis du côté de mon papa, il reste 2 photos de mariage et 2 photos de militaire, mais c'est tout, tout s'est perdu.

Renée : J'ai la photo de mon père en militaire, et la photo de mariage de mes parents que j'ai apportées avec moi. Autrement, je me souviens bien des photos de classe. C'était un moment important.

Liliane de Donzy : Oh j'ai une histoire à vous raconter encore. Je me plaignais de ne pas avoir de photo de mon papa qui est décédé quand j'avais 6 mois, et que je n'ai donc pas connu. Mais j'ai une photo dans un cadre, en militaire. Et puis, il y a peut être une quinzaine d'années, je regardais le journal, et ils faisaient une rétrospective peut être en 2014, anniversaire du début de la guerre. Et il y avait une grande photo de militaire, et puis je regarde cette photo sur le journal, et puis je dis, eh ben ça c'est mon papa. Je l'ai reconnu. C'était incroyable de voir ça comme ça. J'ai fait des photocopies du journal. Mais l'original existe chez quelqu'un. C'était vraiment un hasard qu'on se rencontre comme ça.

Renée : Je regrette de ne pas avoir posé de questions à ma grand-mère, à ma mère, pour l'histoire de la famille. Jeune, je n'ai pas posé assez de questions. Petite, je n'étais pas curieuse.

Stéphanie : Dans ma famille, mes arrière grands parents ne parlaient pas du tout.

Suzanne : Eh bien, moi bizarrement, je pense à moi. J'ai l'image de moi, je devais avoir 3 ans et j'étais toute ronde. Maintenant, je me rappelle qu'on m'appelait pompon.

Alfred : Oh moi, il n'y a rien.

Lucie : J'ai eu des photos de classe, et puis j'avais des cousins qui venaient, qui eux avaient un appareil photo.

Ginette : Oh moi j'ai un tas comme ça d'albums. Des photos de famille. C'est toutes des bons souvenirs. Les mauvais souvenirs, je les laisse.

Monique : J'en ai des photos, mais dans le temps, on en faisait pas beaucoup. A 8 ans, j'ai été arrêtée par la maladie, j'ai été à l'hôpital. Après, c'était le début de la guerre.

Marie-Anne : Moi mon grand père était photographe, il a pris en photo un grand oncle, c'était un monsieur qui était cocher sur une calèche à cheval. C'est le premier souvenir lié à une photo.

Bernard : Est ce qu'il y a des gens ici qui font de la généalogie ? Moi j'en fais et avec la généalogie, on peut retrouver des photos par l'intermédiaire de cousins ou autres. Il y a beaucoup de photos que je n'avais pas et que j'ai pu retrouver. Je suis remonté jusqu'à 1650. Le plus dur, c'est de savoir comment les gens vivaient à cette époque.

Suzanne : Je n'ai aucune photo de mes ancêtres. Moi, je suis d'origine polonaise, et c'était tabou. On ne parlait jamais, et c'est quand mes parents sont morts en 71 que j'ai commencé à chercher d'où ils venaient. Je suis allée voir en Pologne et j'ai trouvé des cousins, mais la sympathie ne passe pas. Mais les photos c'est vrai, c'est important. Moi j'ai fait un album aussi, quand mes parents sont morts du coup.

Lucie M. : Une des raisons qui m'ont poussée vers la photographie, c'est pour marquer un moment, faire témoignage. C'est pour ça que je tiens beaucoup à faire des tirages. Quand j'étais petite, j'aimais beaucoup regarder les albums de famille chez mes grands parents. Maintenant, ça existe peu. C'est important, ça marque des choses. J'ai la sensation que c'est en train de disparaître.

Les métiers dans les familles

Bernard : Mes grands parents étaient paysans, mon père était chauffeur routier. Ma grand-mère et ma mère étaient à la maison. J'étais photographe et j'aurais voulu être trappeur, piéger les animaux pour la fourrure. C'est une idée de gamin, j'avais lu David Crockett. On a deux fils, l'un est éducateur spécialisé, l'autre est technicien halieute, il travaille avec les poissons dans un institut de recherches. Il est très souvent en bateau pour estimer les stocks de poissons il est même devenu chirurgien des poissons car il pêche les requins et les marque. Il va dans les mers irlandaises, espagnoles, il va au large dans les mers froides. Il est aventurier des mers.

Liliane de Charolles : Mes grands-parents étaient épiciers, comptables, quincailliers, pas de paysans dans la famille. Les grand-mères étaient à la maison. Moi j'ai fait des études scientifiques, j'ai fait de la biochimie. J'ai travaillé dans un labo de recherche, c'est ce que j'ai voulu faire, j'ai eu de la chance.

Renée : J'ai un couple de grands-parents qui était paysans et l'autre couple qui était jardinier et corsetière. Elle faisait des corsets pour les dames chic, faits sur mesure.

Ginette : Des vrais armures !

Renée : Mon père travaillait dans les tramways à Lyon et par amour il est devenu jardinier à la campagne. Mes parents se sont rencontrés au bal. Moi j'ai fait plusieurs métiers, j'ai été jardinière, fleuriste et modiste. Je voulais être coiffeuse, mais il fallait aller à Lyon pour faire des études mais j'ai pas voulu quitter ma mère. J'ai un fils ingénieur, un chef opérateur et un ingénieur informaticien. J'ai une petite fille qui travaille à la Haye, un petit fils dentiste, et tous les autres sont étudiants. C'est diversifié.



Liliane de Donzy : Les arrière grands-parents, je pense qu'ils étaient tous paysans; Les grands-parents paternels, ils étaient agriculteurs et les grands-parents maternels ils étaient immigrés, ils étaient mineurs dans l'Est. Ils avaient 7 enfants. Mon père était agriculteur et ma mère femme au foyer. Moi j'ai été d'abord femme au foyer parce que j'ai eu des enfants très tôt et après j'ai été agent des finances, j'aurais aimé être coiffeuse. Il y avait 3 coiffeurs dans la famille. Et plus récemment suite à des voyages que j'ai faits, j'aurais aimé être archéologue, ça ouvre l'esprit, les voyages ! Mes enfants, une est prof de lettres, une autre est gendarme municipale et mon fils est dans les panneaux photovoltaïques. Dans les petits enfants, j'en ai un qui est directeur commercial au Japon, un qui est militaire à l'armée de terre, et un autre qui est chef cuisinier dans des grands restaurants, un autre qui fait des études pour être prof des écoles.

Lucie : Mes grands-parents étaient agriculteurs, ils avaient une exploitation qui a été reprise par mes parents, qui plus tard a été reprise par mon mari. C'était une petite exploitation. Mais moi j'aurais aimé être institutrice. Ma fille est secrétaire, mon fils a repris l'exploitation mais mes petits enfants n'ont pas repris, l'agriculture dans notre famille s'est arrêtée.

Marie-Anne : C'est marrant en écoutant il m'est revenu un truc. Mon grand-père était garagiste et à 60 ans il a arrêté et pour occuper sa retraite, il s'est occupé d'un hospice et je me suis dit, «tiens je fais pareil en fait en travaillant ici à la Résidence de Saint Bonnet !»

Denise : Moi c'est pas compliqué mon père travaillait dans les bureaux à la SNCF. Ma mère était femme au foyer. Moi je suis allée à l'école mais j'ai pas eu mon brevet alors je suis rentrée au Crédit Lyonnais pour les écritures. Et mes filles sont devenues secrétaires. Mes grands-parents étaient journaliers.

Émile : Mon grand-père paternel était avoué, c'était comme les avocats de maintenant. Mon grand-père maternel était procureur de la République. Mon père était agent d'assurance. Ma mère était femme au foyer alors qu'elle avait tous ses diplômes pour être institutrice mais sa mère n'a jamais voulu qu'elle aille travailler. Elle m'avait dit à la fin de ses jours, «si mon père avait vécu», elle a perdu son père elle avait 4 ans, «j'aurais bien aimé faire de l'archéologie». Moi j'ai été secrétaire de mairie et je travaillais avec mon père comme agent d'assurance. J'ai commencé en 1964 et croyez-moi, j'ai passé de bonnes veillées. On n'avait pas d'ordinateur, on avait que le stylo à billes ! Et mon épouse était employée à la sous-préfecture et c'est comme ça qu'on s'est connus. On a eu 4 enfants en 5 ans et demi, on n'était pas jeunes, on s'est dépêchés ! J'aimais bien mes deux métiers. L'assurance, c'est un peu du social et les mairies c'est pareil. C'était l'époque où il fallait amener l'eau, le téléphone.

Dans mes enfants, mes deux filles sont secrétaires de mairie, mon fils aîné suit la construction des routes et le second a mal tourné, il a fait polytechnique, il est devenu ingénieur géographe. J'ai deux petits enfants, la fille a fait les mêmes études que son père, sur l'analyse de construction de bâtiments. Si on remonte plus loin dans ma lignée, il y avait un arrière qui a construit les chemins de fer. Il y avait un horloger, qui n'était pas déclaré comme horloger, mais déclaré comme batteur d'or !

Monique : J'avais un grand-père facteur qui faisait à pied la tournée de St Bonnet de Joux à Pressy sous Dondin. Plus tard, il faisait sa tournée en vélo. Mon papa était chef de gare. J'ai des neveux qui sont pompiers.

Gisèle : Mes parents étaient agriculteurs, moi j'étais agricultrice, mon fils est agriculteur, et tout ça, à Buffières.

Thérèse : Mes parents étaient agriculteurs et moi et mon mari, on était marchands de vin.

Alfred : Oh moi j'étais rien du tout ! Mon grand-père paternel, il était aubergiste à Suin. Et ma grand-mère tenait l'épicerie-tabac. C'est mon oncle qui a repris l'épicerie. J'ai un autre grand-père qui était charpentier. Et mon père était paysan. Moi je suis rien, j'ai travaillé pour les eaux et forêts. Quand mon père est mort, je suis allé m'occuper de ma mère, et j'ai repris la ferme.

Ginette : Ma grand-mère était concierge à Issy les Moulineaux. Mon père était cordonnier, bouif, c'est comme ça qu'on appelait les cordonniers. Et ma mère était blanchisseuse. Et moi, je suis allée travailler à 10 ans, dans la fourrure, pour faire les manteaux en peaux de lapin pour des enfants. C'était à Paris près de la Place de la République. Ma fille est secrétaire.



Les souvenirs en commun autour du pain

On ne jetait pas le pain car on en était privé pendant la guerre.

La privation, ça s'appelle l'occupation.

Mon père faisait du pain, que je trouvais dégoûtant, avec de la farine complète. Et je salivais devant les baguettes dans les boulangeries mais aujourd'hui, moi comme mon père, je fais mon pain.

Chez mes grands-parents, c'était des grosses miches qui duraient une semaine.

Dans les camps de concentration, la farine c'était de la sciure.

Moi, je trouve que le pain a changé de goût.

Avec un petit bout de beurre, ça ne gâte rien, si les vaches sont là, c'est pas pour rien !

La boulangère de mon quartier s'appelait Mme Patissier !

C'est vrai que les noms de famille venaient souvent des noms de métiers pratiqués.

A l'hôpital en 39, il y avait du pain mais on nous donnait une tisane que je jetais dans le lavabo en cachette. Je me souviens des cartes de rationnement.

Le chocolat, c'était avec de la crème au milieu.

J'ai le souvenir du pain pendant la guerre, le pain était rationné, la farine était à base de maïs, le pain, c'était de la colle, il fallait laver le couteau une fois qu'on avait coupé une tranche tellement il était collant. Moi j'étais malade avec ce pain.

Dans les bureaux d'aide sociale dans les communes dans le temps, on distribuait des tickets pour du pain. Il fallait des bons pour des chaussures, pour des pneus de vélo.

On a l'impression qu'on parle du Moyen Age, mais non, c'est pas si loin !

Les tickets de rationnement, c'était marqué J1, J2, J3, ce n'était pas les mêmes tickets pour les enfants et les adultes. Les enfants avaient droit à plus de sucre. Et ceux qui avaient des travaux pénibles, ils avaient droit à plus de pain.

La ligne de démarcation passait entre Charolles et Paray

On a du mal à imaginer une frontière aujourd'hui, une frontière avec des laisser-passer.

A Paris, il y avait que la baguette et le gros pain et on mangeait le pain rassis.

Ça reste, cette histoire de manquer, cette habitude de ne pas jeter.

Et le pain se payait au poids. Je me souviens des grosses balances dans les boulangeries.

Je ne voudrais pas vous faire peur, mais j'étais ingénieur chimiste, et un jour j'ai entendu un collègue dire, «ça y est, j'ai vendu aujourd'hui mon 31ème additif pour l'industrie boulangère». 31 additifs ! Y'a tout un tas de saloperies chimiques ! J'ai entendu dire que pour les fours à pain, il fallait mettre beaucoup de fagots dedans, une quarantaine, c'était toute une préparation.

Oui, fallait bien chauffer le four.

Quand j'étais gamin, je passais mes vacances chez ma tante qui était enseignante et qui habitait un petit village qui s'appelait le Praz Saint Bon, qui maintenant s'appelle Courchevel 1350. Il y avait un four en face l'église, et toutes les semaines, on allumait le four pour que les gens du village viennent faire cuire leur pain. Mon grand-père avait eu 6 filles en 7 ans et ma tante était l'aînée. Elle s'occupait de ses neveux et ses nièces. Le père Charbin venait vers minuit pour allumer le four pour qu'il soit chaud au matin.

On mettait le pain sur des claies, des sortes d'échelles pour éviter les rongeurs.

Dans le Périgord, on mangeait beaucoup de soupe et on trempait le pain dedans.

Ma grand-tante avait 3 chiens et à midi, ils avaient droit à une tranche de pain et moi j'étais chargé de leur distribuer.

Ma famille a été très mouillée dans les histoires de Résistance. Ma tante qui était médecin avait comme patient un paysan qui faisait des boules de 3 kilos, un pain relativement blanc, du coup, nous n'avons jamais beaucoup manqué de pain pendant la guerre. J'ai souvenir de ce très bon pain.

Chez nous on mangeait la soupe le soir et le lendemain matin, on la faisait réchauffer et on trempait du pain dedans.

Chez mes parents c'était comme ça les petits déjeuners.

Moi j'aimais bien gober les œufs, on avait ça aussi des fois au petit déjeuner.

Aujourd'hui au petit déjeuner, je vais plus vite, et je prends un grand verre d'eau avec des médicaments !

Quand on allait chercher le pain, on le portait au bout d'un bâton. Y'avait un gars, c'était un toucheur. Un toucheur, c'est quelqu'un qui amenait les bêtes sur les routes. Y'avait pas de camion à l'époque ! Quand il a passé son conseil de révision, le sous-préfet lui a demandé son métier. Il a répondu « je suis toucheur ». « Ah ? Alors qu'est-ce que vous faites ? ». Il a dit : ben je touche ! Je touche sur les routes ». Alors il avait un bâton, y'avait de la bouse dessus et ben lui, il passait ce bâton pour porter ton pain. Et bien il a jamais été malade !

Le pain, ça a un caractère sacré. Ma grand-mère, mes parents faisaient toujours une croix sur le pain. Et il fallait pas le mettre à l'envers non plus.

Moi j'aime pas le pain à l'envers, c'est pas le respecter.

On était moins difficile avant. Aujourd'hui il y a abondance et ben ça fait aussi peur que lorsque les magasins étaient presque vides. Là vous êtes devant un rayon et vous vous dites : qu'est-ce que je vais prendre ? Mais c'est presque se plaindre la bouche pleine !

Mes petits enfants ont perdu certains goûts, le goût du vrai pain, du lait fermier, même les choses faites à la maison, ils n'aiment pas, ils n'ont pas l'habitude de ces goûts-là.

Moi je trouve que je ressemble plus à mes parents qu'à mes petits enfants, il y a plus de différences et de décalage maintenant.

L'autre jour, mon petit fils m'a posé des questions sur la guerre. Comment on avait vécu. J'étais content qu'il s'intéresse à ça. Les relations que j'ai eues avec mes grands-parents, c'est pas les mêmes que mes petits enfants ont avec moi. Certains ont déjà fait trois fois le tour du monde !

C'est pas synchrone la transmission.

Les choses ont bien changé pour les femmes, mes petites filles pensent que la contraception a toujours existé.

Les tabous aussi ont changé, le sexe était tabou, le rapport au corps était tabou.

Je me souviens quand il y avait des acteurs qui s'embrassaient à la télé, ma mère me mettait un coussin sur la tête pour que je ne voie pas. Mais je me rappelle que je suis allée voir mon grand-père sur son lit de mort, j'avais 6 ans et aujourd'hui, on ne laisse plus les enfants aller voir les morts, même aux enterrements.

Dialogues autour des amitiés et des rencontres

Renée : Avec Liliane, on s'est rencontrées à l'école, et on s'est mariées avec les 2 frères, donc on a toujours été proches. Je me souviens d'avoir bien joué chez toi, Liliane !

Liliane de Donzy : Oui, moi aussi je me souviens d'avoir joué chez toi !

Renée : Toi tu as fait des études, tu es allée à Mâcon. Moi je suis toujours restée par là. J'ai toujours habité où je suis, je suis plantée ! Moi, j'avais pas beaucoup d'amis, enfant, j'ai eu des amis après, dans ma vie professionnelle. On n'allait pas au café. Pas du tout. Parce que ça se faisait pas.

Liliane de Donzy : Au collège, j'avais plusieurs copines, et j'en ai gardé que 2. On ne se voit pas souvent, mais on communique ! C'est des copines de toute une vie.

On a déménagé quand même pas mal de fois; depuis 1978, on est à Donzy, donc on a retrouvé nos marques. On a aussi changé d'amis, il y en a qui sont partis, qui ont fait leur nid ailleurs. On a rencontré d'autres gens.

Renée : Le festival Ciné Pause nous fait rencontrer beaucoup de gens. C'est formidable, grâce à des jeunes qui arrivent, sinon, ça se serait éteint.

Émile : L'hiver, on faisait des veillées, on était souvent invités chez les uns et chez les autres, des fois, il y avait des jeux de cartes. Mais il fallait être nombreux. En tout cas, ça finissait toujours pas un petit mâchon. Sur les coups de 11 heures du soir. Chez ma grand tante, j'ai dû en faire.

Renée : Je me souviens que parfois, les veillées, la conversation sur certaines personnes, c'était pas toujours bienveillant... c'était entre soi, un peu des ragots !! On y allait à pied.

Liliane de Donzy : Je me souviens que j'allais en vacances à Chiddes. On était invités. Pour mes petites jambes, ça me paraissait loin. Il y avait d'abord une tâche à faire en commun pour commencer, comme égrainer les maïs etc. Je me souviens des mâchons, c'était énorme !! C'était l'hiver, des fois il faisait pas chaud, il y avait de la neige. Les veillées, c'était que l'hiver.



Lucie : Oui, c'était le bon temps ça ! On était contents de se rencontrer. On avait pas de télé. On faisait du tricot. Les hommes jouaient aux cartes. Moi je jouais pas du tout ! Y'avait un petit casse croûte. Le pousse café. Y'avait du riquiqui et du saucisson.

Émile : Le riquiqui, c'est fait avec du vin nouveau et du marc. C'est quand même assez corsé ! C'est bien pour retourner après dans la nuit. Les veillées, ça mélangeait toutes les générations.

Renée : Nous on a poursuivi, après, une fois mariés, entre couples, on se faisait des soirées tarot !! Aujourd'hui, ça s'est perdu ! On aime bien jouer au tarot, mais c'est exceptionnel. On faisait une petite cagnotte et avec cette cagnotte on allait au restaurant. Il faudrait qu'on relance ça !

Liliane de Charolles : Moi j'étais à Paris, donc pas de veillées à Paris. J'étais dans un immeuble avec mes parents mais on connaissait même pas nos voisins. On ne sortait pas. J'ai conservé des amis d'école. Une amie de CMI par exemple. On maintient le lien par téléphone et par lettre. Je me suis mise aux mails bien sûr mais avec les vrais amis on écrit des lettres. C'est plus personnel, c'est un objet. Ça nous est naturel. Moi je suis toujours très contente de voir arriver des lettres manuscrites. Un mail, même imprimé, ce n'est pas la même chose. Quand on écrit une lettre, on choisit le papier, l'enveloppe, le timbre, on est un peu avec ses amis quand on leur écrit. Le mail, c'est quotidien, c'est des choses pratiques.

Renée : Par mail, il faut bien faire attention à ce qu'on écrit. Parfois c'est mal interprété, peut être mal écrit, plus rapide. On prend beaucoup plus de temps à écrire une lettre. Le moment est plus précieux.

Bernard : Des veillées, je me souviens qu'on se retrouvait pour casser des noix. Pour faire de l'huile de noix.

Roger : Avec les copains, on se retrouvait aux foires. On allait beaucoup aux foires pour faire un tour. On cassait la croûte à midi des fois, au restaurant. Il y en avait toutes les semaines ou tous les 15 jours. C'était important à Saint Bonnet.

Émile : Il y avait deux jours fériés dans la semaine, le dimanche et le mercredi. C'était jour de fête.

Liliane de Donzy : Les hommes se faisaient des copains aussi au service militaire.

Bernard : Le service militaire, c'était un peu spécial. C'était à l'époque de la guerre en Algérie. Et puis j'ai gardé aucune relation.

Liliane de Donzy : Moi je vais sur whatsapp, messenger, pour échanger avec nos petits enfants.

Renée : Oui, moi je vais un peu sur facebook, sur skype...

Émile : Les moyens de locomotion et de communication ont vraiment changé la vie.

Renée : Moi je regrette pas au contraire, ça ouvre l'esprit sur d'autres pays. J'ai un fils qui habite à Oslo. Ça permet de mettre en lien, de se rencontrer.

Liliane de Donzy : C'est un état de fait, je ne regrette pas.



Quelques lectures de lettres et de cartes postales

Renée : *J'ai ramené des cartes postales anciennes que j'adore. C'est une collection faite par mes grands-parents. On n'en voit plus des comme ça. J'en ai plein de la guerre de 14.*

«Dites à mes camarades que j'attends toujours de leurs nouvelles.» C'est beau ! Ils écrivaient fin !

Liliane : *Ça, c'est une carte postale d'une tante éloignée de mon mari, elle faisait de la photo et elle les envoyait comme une carte postale; Elle avait beaucoup d'affection dans ses mots. C'était une personne que j'ai beaucoup appréciée Il y a des gens qu'on aime particulièrement dans les familles. Cette tante, c'était comme une amie, une sœur.*

« Que votre année vous soit aussi heureuse que possible pour vous-mêmes, vos proches et vos amis. Voilà que les jours commencent à grandir et la douceur du temps a quelque chose de printanier. Je vous embrasse bien affectueusement.

Tante Madeleine ».

C'est bien dit, hein ?

L'arrière grand-père

Émile : Ma mère a gardé et transmis tous les papiers de famille. Je la bénis ! Et aujourd'hui moi je suis l'archéologue de la famille. Et là, j'ai ramené la correspondance de mon arrière grand-père. Mon arrière grand-père était né en 1828 à Charolles. Il était très bon élève, à 6 ans il commençait le latin ! Il est allé au collège à Cluny, à l'abbaye car il y avait un collège là bas.

Il partait à Cluny pour la Toussaint et il revenait qu'à Pâques.

Il a eu son bac à 16 ans et demi et sa mère voulait en faire un Polytechnicien.

Il est parti à Paris. Il est allé jusqu'à Digoin, avec un tacot, là il a pris un bateau à vapeur qui a d'ailleurs circulé en 1843 et 1845. Il est allé jusqu'à Orléans et puis là il a pris le chemin de fer.

Le train faisait du 40 km à l'heure, le TGV de l'époque !

Alors sa mère a gardé toutes ses lettres. Elle gardait tout, année par année.

À l'époque, y'avait pas d'enveloppe, on pliait la lettre dans le sens de la longueur.

Il était très myope, il avait acheté des lunettes à Cluny, il y arrivait pas avec les quinquets comme il disait. Dans les lettres, il raconte comment il vivait, c'est intéressant parce que c'est de la sociologie. Il vivait avec le soleil. A 6 heures du matin il se levait, il mangeait du pain, il mangeait à 11 heures puis quand il faisait nuit.

Il était parti en 1847 en se disant que ses études seraient faites.

Finalement, il est pas allé à Polytechnique car c'était quand même trop dur, il s'est retrouvé avec des matheux meilleurs que lui. A Charolles et à Cluny, il était bon mais là bas, c'était une autre affaire!

Si bien qu'il a écrit une longue lettre à son père pour dire qu'il y arriverait pas et qu'il était plutôt littéraire. Donc il est allé à Dijon, il a préparé son droit et il est retourné à Paris

Et à Paris, il est tombé en plein dans la révolution de 1848.

J'ai tout retranscrit.

En voici une lettre envoyée à sa mère :

« Je t'écris ces quelques lignes à la hâte pour vous tirer d'inquiétude à mon égard car je présume que pendant ces derniers jours ni lettres ni journaux ne vous sont parvenus. Je suis confondu, émerveillé des événements que je viens de voir se succéder avec une si incroyable rapidité. A 5 heures, la République était proclamée et un gouvernement provisoire fonctionnait. En un clin d'œil, Paris s'est hérissé de barricades. Les troupes de ligne ont refusé de tirer sur les citoyens. Quel admirable sentiment a le peuple ! Quel courage ! Quelle générosité !

Depuis cette prodigieuse révolution, nous sommes emportés dans un tourbillon qui a dérangé toutes nos habitudes. Mais le calme et la confiance renaissent ».

Là j'ai une lettre d'un copain de mon arrière-grand-père, une fois qu'il est revenu à Charolles.

« Quel est le manitou cruel qui te retient loin des prairies de Lutèce ?

Où nous passions de si douces soirées devisant, fumotant comme doux amis ?

C'est donc là la vie, se voir, se connaître puis se séparer et souffrir de n'être plus ensemble jusqu'à ce que le badigeon du temps efface cette souffrance par un mal pire 1000 fois, l'oubli ».

Conversations autour des albums de famille

Renée : Ah une photo de notre mariage ! Vous ne nous reconnaissez pas ? Ça va bientôt faire 60 ans ! C'était en 62. Moi j'avais 18 ans et lui 5 ans de plus. Là, c'est nos 50 ans de mariage et là, nos 7 petits enfants.

Liliane de Donzy : Là, c'est la mère de ma grand-mère, là c'est mon beau-père. Ça c'est mes grands parents italiens, Cécilia et Vittorio. Ça, c'est le père de ma grand-mère. Là c'est moi. Là c'est le papa de celle-ci. En fait c'est dans ce sens là. Et là, y'a mes grands parents . Mon oncle est là. Ça c'est une cousine, ça, c'est ma maman. Ça c'est mon papa mais lors d'un premier mariage. Il a été veuf. Je ne sais pas de quoi est morte sa première femme.

Émile : On se rend compte qu'il y a plein de questions qu'on n'a pas posées. On a des regrets. Ah ça les non dits !

Liliane de Donzy : Est-ce que vous trouvez qu'elle a un air sévère ma grand-mère ? Elle me ressemble non ? Des fois, j'ai le même air sévère. Elle est habillée tout en noir, on se mariait en noir avant, pendant et après la guerre de 14.

Émile : Le grand deuil, c'était du blanc.

Renée : Et je me souviens de ma mère le jour de l'enterrement de mon père, elle avait un grand voile noir. Moi je suis née quelque temps avant la mort de mon frère.

Valérie : Ah bon tu as un frère ? Qui est décédé ?

Renée : Oui il est mort à 5 ans d'une méningite, je me souviens pas de mon frère.

Valérie : Ah bon, je croyais que tu étais fille unique.

Renée : Non, non, j'ai eu un frère. Et ma mère ne m'a jamais fait porter le deuil, elle n'a jamais rendu ça lourd pour moi. Je me souviens qu'à la mort de mon père, j'avais une jolie robe verte qu'elle avait teinté en noir. C'était pas très joli.

Liliane de Donzy : Mes grands-parents italiens n'avaient pas d'argent donc ils ont émigré en 1903 au Luxembourg. Ma grand-mère n'a jamais revu son village. Quand on mangeait, ma grand-mère elle était debout. Quand les Allemands ont envahi la Belgique, mes grands-parents sont venus en France, en 1940. Ça c'est mon mari, mes 3 enfants, là c'est l'aîné de mes petits enfants, celui là c'est le papa de ces deux là. Et elle c'est la maman des deux. Lui il est en Côte d'Ivoire à l'armée et lui il est au Japon. On se voit sur Skype. Et lui il est cuisinier, son dernier poste, c'était en Égypte.

Valérie (à Renée) : A qui tu ressembles ?
À personne.

Liliane de Donzy : Mon papa était largement plus âgé que ma mère. Ma mère était tellement en colère de se retrouver veuve, qu'elle a tout jeté, les habits, les photos.

Renée : Je me souviens bien de ta mère.

Liliane de Donzy : T'as vu le chapeau et le petit sac ? T'as vu comment on s'habillait à l'époque ! Et là, c'est qui au milieu ? Ben j'en sais rien. Tiens, j'ai pas emmené de photos de mon mariage !

Émile: Il faut marquer les noms au dos des photos, sans ça, on s'y perd ! Moi j'ai pas retrouvé la photo de mariage de mes parents. Moi je bénis ma mère, elle a mis beaucoup de choses de côté qui m'ont été transmises. Maintenant les belles photos anciennes, on peut les coloriser. Depuis ma retraite, je m'amuse à faire des choses comme ça

Liliane de Donzy : Oh ma cousine ! J'ai pas amené des photos de moi petite. J'avais un tic quand j'étais petite, j'étais toujours en train de tourner une mèche de cheveux.

Renée : Moi j'ai toujours la tête penchée sur les photos.

Émile : Ah ma grand-tante que j'adorais ! Et là c'est moi, à 13 mois et demi. Juste après j'ai attrapé la coqueluche, depuis j'ai jamais regrossi. C'est sûrement la grand-mère qui avait dû faire ma barboteuse, y'avait les petites chaussettes et un pompon.



Revisiter sa chambre d'enfant

Renée : Moi j'étais dans la chambre de mes parents, y'avait que deux pièces. J'étais pas malheureuse. Je me souviens que ma mère avait fait un très beau couvre-lit vert, elle adorait le vert. Et je me souviens d'une fois, mes parents qui vendaient des fleurs avaient vendu tous les chrysanthèmes, ils avaient bien gagné, ils avaient étalé les billets sur le lit, ils étaient tout contents ! Je me souviens que je faisais la sieste l'après-midi et je passais par la fenêtre pour aller rejoindre mes parents qui travaillaient au jardin. J'avais un lit en fer, un édredon. Après j'ai dormi avec ma mère, quand mon père est mort.

Liliane de Donzy : Moi j'avais pas de chambre. Ma mère avait deux pièces qui avaient été construites à côté de la maison des grands-parents. Moi je pense que je dormais dans un lit en bois. On dormait dans la cuisine parce que là y'avait un poêle à bois.

Émile : Des fois y'avait qu'une pièce ! Y'avait même pas de wc, fallait aller dans l'écurie !

Renée : Ah nous, c'était dans le poulailler !

Liliane de Donzy : Nous on allait dans la cour, y'avait une cabane avec un trou en bois, on pouvait s'asseoir. C'était le luxe !

Émile : Moi j'en ai connu chez mon arrière grand-mère, y'avait deux trous !

Renée : Moi j'ai connu au château de Buffières, y'en avait 4 !

Émile : On pouvait faire une partie de cartes ! Comme Romains !

Renée : Moi comme jouet, j'ai eu un baigneur. Il s'appelait Robert, va savoir pourquoi ! Ma mère lui tricotait des habits.

Émile : Moi je cassais rien, mais quand mon frère est arrivé ! J'avais un mecano, il doit encore y en avoir des morceaux.

Liliane de Donzy : Et nous, on recevait un colis du Luxembourg, tous les ans à la Saint Nicolas, de mes grands-parents. Dedans, y'avait du café pour ma mère, y'avait des jouets, des friandises et je me souviens surtout des pains d'épices en forme de Saint Nicolas. Et tous ces jouets en plastique qu'on fait maintenant !



L'éducation

Valérie : J'avais une question à vous poser sur les méthodes éducatives.

Renée : Est-ce qu'on avait une méthode ?

Valérie : Les punitions que vous avez pu recevoir, donner ?

Liliane de Donzy : On ne tape plus les enfants maintenant. Moi je me souviens d'avoir donné des bonnes fessées. Parce que j'étais souvent toute seule avec les enfants parce que mon mari était sur la route toute la semaine. Et quand ça commençait à monter, que je me sentais submergée, je reconnais que j'ai sévi. Quand ils étaient couchés tous les trois, et bien je veillais une partie de la nuit parce que j'étais trop bien. Je vivais !

Renée : Moi j'ai jamais reçu ni gifle ni fessée.

Liliane de Donzy : Moi j'étais en vacances chez ma tante de Chiddes. Mon oncle c'était mon tuteur. On montait à pied depuis Donzy ou alors il venait nous chercher en tilbury. C'est une voiture à deux roues pour les personnes. C'est joli, c'est léger. Dans une voiture à cheval, on mettait les veaux, des animaux, pour aller au marché. Mais le tilbury, c'était plus élégant. En tout cas, j'avais une jolie petite robe, et je suis allée promener et je suis tombée dans la fosse à purin. Je crois que ma tante m'a donné une bonne fessée parce que je m'étais salie. J'aurais bien pu me noyer là-dedans.

Des objets importants

Crâne de Tortue luth apporté par Bernard. Ramené du Mexique lors du voyage sur lequel se sont rencontrés Liliane et Bernard. Il y avait des tas de tortues qui s'échouaient sur cette petite île. Il y avait des tas de tortues mortes qui jonchaient le sol. On a ramené le crâne dans l'avion sans aucun problème ! Le crâne trône dans le salon maintenant.

Boîte à musique en bois apportée par Liliane de Charolles. Elle appartenait à un de mes grands-pères mort en 1918. Il a laissé ça, on voit encore ses initiales. Quand j'étais petite, j'aimais beaucoup cette boîte à musique car ma grand-mère m'avait parlé de ce grand-père que je n'avais pas connu. C'est un objet qui est très précieux pour moi.

Renée a apporté une paire de chandeliers en cristal. Je les aimais beaucoup, ça brillait, je les trouvais modernes. De temps en temps on les mettait sur la table. J'y tiens beaucoup, ça me rappelle ma mère. J'ai aussi apporté **le dé à coudre de ma mère**, et quelques unes de ses broderies. Des napperons. Il y avait des napperons partout chez ma mère. J'ai aussi apporté un gilet qui appartenait à ma mère, que je porte aujourd'hui. Je me le suis approprié. Quand ma mère le mettait, je la trouvais très belle. Ma mère l'a beaucoup porté. Je le trouve moderne. Je n'ai apporté que des objets liés à ma mère.

Liliane de Donzy a apporté un seul objet : J'ai apporté **une photo rarissime de mon papa**, Voilà comment il était quand il m'a connue. Moi je ne l'ai pas connu, car il est décédé j'avais 6 mois. Il s'appelait Jean Baptiste. Mais on l'appelait Baptiste je crois. Il avait plus de 50 ans quand il est mort. Mes parents avaient beaucoup de différence d'âge. Ma mère avait 23 ans quand elle m'a eue, et lui plus de 50. C'est une photo qui date de la guerre. Il est décédé fin 43. C'était une photo d'identité que j'ai fait agrandir. Et sinon, j'en ai une en militaire. C'est la seule photo que j'aie de cette époque. Je n'ai pas de photo de mariage de mes parents car ils se sont mariés à l'hôpital de Charolles, la veille du décès.

« On a vécu toutes les 2 sans père » dit Renée. Enfin, moi je l'ai connu.

Ma mère a refait sa vie après, mais elle a été à nouveau veuve. J'ai eu un demi frère qui est décédé, et une demi sœur après.

De ce côté là je n'avais pas de famille. Toute la famille était au Luxembourg ou en Italie. La première fois que j'y suis allée, un oncle est venu me chercher, j'avais peut être 6 ans, et je suis allée en vacances chez mes grands parents. Mais ils ne parlaient pas le français. Ni le luxembourgeois... Ils parlaient en italien, et moi je ne parlais pas italien. Alors beaucoup de choses n'ont pas été dites.

Sur des photos de mariage anciennes, je vois des gens qui pourraient être mes grands parents maternels, mais je n'en suis pas sûre. C'est comme ça.

Émile a apporté le **châle de la grand tante, ses gants** et le tableau, sur lequel elle porte le châle. Sur la peinture elle avait peut être une soixantaine d'années. Elle a un bonnet à tuyaux.

Elle était née en 1754 et morte en 1847. Le châle a à peine quelques petits trous de mite, mais il est encore en très bon état. Il s'agit d'Étiennette Dumont. Voilà, une maîtresse femme !! Elle avait pas l'air commode ! Elle sourit pas, non ! Tout le monde la vouvoyait, ses enfants, ses petits enfants, il y en avait qu'un qui la tutoyait, c'était mon arrière grand-père. C'était le plus jeune de ses petits fils. J'ai une lettre de lui, il la tutoyait dedans, très poli bien sûr ! Elle est morte à 94 ans. Elle a eu 4 enfants. L'un est mort à 3 ans. Il y a 3 branches, et j'ai suivi l'histoire des 3 branches jusqu'à maintenant. Je vois toujours des cousins. J'ai retrouvé d'autres cousins. Notre ancêtre commun est né en 1702 à Charolles .



Les naissances

Émile : *Moi j'avais le cordon autour du cou quand je suis né ! Alors j'ai été bien reçu ! Par une bonne paire de claques ! Alors comment voulez vous que j'aie bon caractère ! Voilà ma naissance !*

Renée : *Moi je suis née à la maison. Mais j'ai accouché à la maternité de Cluny. Et alors le premier ! La sage-femme, c'était une vieille fille ! Elle m'a engueulée, elle m'a dit, il est bien rentré, il va bien finir par ressortir ! Et alors ça m'avait déchirée, elle m'a recousue ! J'en ai encore la douleur !*

Liliane de Donzy : *Elle faisait ça avec les femmes jeunes surtout si le gosse arrivait trop tôt ! Moi aussi je l'ai connue ! C'est elle qui m'a accouchée. C'est le docteur Plaindoux qui était venu me chercher. Il roulait, il roulait, je commençais à pousser dans les jardins de la maternité ! J'étais sur un brancard.*

Émile : *Ma femme a accouché à Charolles. Pour les trois premiers. on lui a donné des gouttes pour dilater et puis on lui disait : poussez poussez poussez, les trois fois, déchirée ! Alors après, l'agrafeuse, très agréable n'est-ce pas ?! Et puis pour le 4ème, on est allé chez la sage-femme qui m'avait fait naître. Elle m'a dit : « Monsieur Émile on a toute notre nuit, on va pas se presser ». Elle a commencé par faire un lavement à ma femme. Et puis elle me dit : « vous allez rester, vous allez pas tourner de l'œil ? ». J'ai vu faire l'accouchement de mon 4ème, je pense que je pourrais faire un accouchement aujourd'hui. A chaque fois elle repoussait le bébé, pour que la dilatation se fasse et ma femme n'a pas été déchirée !*

Renée : *Et après j'ai eu une sage-femme de Saint Bonnet de Joux, gentille ! Une maman !*

Liliane de Donzy : *Il y a une chose qui m'a marquée, c'est de me retrouver en salle commune, ça c'était dur, j'étais pas fière, j'étais au milieu de femmes et moi j'étais très jeune donc avant que j'arrive, ça avait dû discuter ! J'étais très très mal à l'aise. Quelle honte ! C'était une forme de punition. Car j'ai accouché deux mois après mon mariage !*

Renée : *Mais moi aussi y'avait de l'avance !!*

Émile : *Y'a eu beaucoup de prématurés !*

Renée : *Ben moi quand j'étais enceinte, avant le mariage, pour l'annoncer à ma mère, je te dis pas ! Tous les jours je repoussais, ma mère allait tirer ses chèvres. Je me disais «il va bien falloir que je lui dise !» Alors un soir je me suis lancée. Je croyais avoir les foudres, mais non. Elle n'était pas très contente mais elle aurait dû s'en douter aussi ! Elle m'a dit, «si ton père avait été là, ça se serait pas passé comme ça». Peut-être... Et alors pour l'annoncer à ma belle-mère ! Ouh la la ! Quelle mine catastrophée ! Un cirque pas possible ! Quel cinéma la belle-mère ! Maintenant y'a plus de problème ! Enfin ça dépend des cultures !*

Réflexions communes sur le temps qui passe

Pourquoi on s'intéresse aux ancêtres quand ils ne sont plus là ?

Est-ce que c'est pour préserver des secrets ?

Il faut peut-être de nous mêmes raconter des choses plutôt que d'attendre qu'on nous pose des questions.

La vie est une suite de séparations.

On voudrait arrêter le temps pour pouvoir digérer tout ce qui se passe.

Ça passe trop vite.

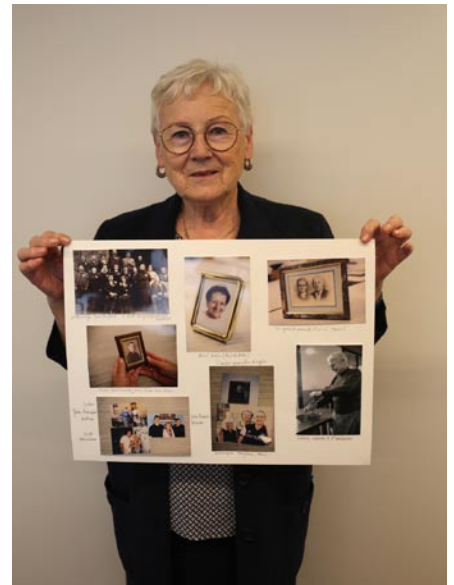
Je me souviens quand j'emmenais mon grand à la micheline quand il faisait ses études, ça m'amusait parce que tous les dimanches soir, il me disait «à vendredi».

Ça passe et nous passons avec. C'est ça qui va pas...

Tableaux de famille

Lors de la dernière séance, Lilanne de Donzy, Renée et Émile ont élaboré chacun un tableau, à partir de photographies de famille.





Un travail financé avec l'aide de



Crédits photographiques et conception graphique : Lucie Moraillon

Impression : décembre 2020



www.revertouthaut.fr
revertouthaut@gmail.com